

# Duplex avec chambre en bas

---

*de Milène Tournier*

---

Tu veux que je te frotte ?

Elle aimait cette pratique d'à peu près pubères, de faire sans faire, comme percuter silex au silex assez subtilement pour que l'étincelle reste parmi la pierre.

Elle aimait ce soudain retour de jeunesse au milieu des draps d'adultes – le drap de matelas qui, tout à l'heure, sous les allers-retours silencieux et serrés, se décapoterait d'un coin, et la housse de couette seulement posée par-dessus l'édredon, pas enfilée, comme un préservatif reste dans la table de nuit. Elle aimait que s'attarde dans leurs corps dorénavant adultes cet apprentissage de l'amour par le réseau, les astuces qu'émanées et les requêtes confiées dans une grammaire de moteur de recherche, bourrée d'infinitifs et d'impatience : « faire l'amour sans trouer », « première fois et indemne », « première fois et vierge », « coucher sans que ça se voie après », « comment faire l'amour sans dévierger ? », « amour sans péné », « pas casser l'hymen ».

Frotter. Verbe masculin. Exercer une pression accompagnée de mouvements. Dans un lit.

Être frottée. Voie formidable et passive. Elle aimait ce silence après cette seule phrase : « Tu veux que je te frotte ? » Sans le *on*, « tu veux qu'*on* se frotte ? », qui assumerait que la pratique et le plaisir sont doubles, comme une monnaie se leste autant de sa face que de son envers.



Et elle, jambes pour toute réponse, qui presque s'installe à plat ventre, sur le lit. Il vient.

Tu veux que je te frotte ?

Proposé depuis l'escalier, en plein jour et au milieu de l'été.

Elle était en vacances, lui en télétravail. Il avait fini une visio et était descendu – c'était un duplex inversé avec la chambre en dessous, comme une cabane perchée dans des racines.

Tu veux que je te frotte ?

En haut resterait la vie du télétravail : les habitations de collègues aperçues par bribes, voisinage sans murs, au bout d'une fenêtre Zoom : chat passant, tasses apparaissant ou disparaissant au bout des mains, minot escaladant un genou... Bruits de vie : grésillements caramels de menues fritures... sonneries... à nouveau sonneries de téléphone... bain qui coule au loin... cris pour venir au bain ou ça va être froid... pleurs assourdis d'une vieille mère sortie d'Ehpad pour l'après-midi... puis rire de la même vieille, et son rire est pire que ses pleurs tout à l'heure... Il est le plus jeune de tous et n'a ni maison ni enfant, rien qu'un pays plein de désert, très au-delà de la mer, et, cet après-midi, le silence à deux étages du duplex, le petit duplex mal planté, avec son escalier qui tremble.

Un autre après-midi, elle le lui avait dit : je t'aime. C'était l'hiver. Et il avait dit que lui aussi. Ils s'aiment, donc, depuis deux ans. Comme un après-midi pas encore tourné vers son soir.

Les autres jours, elle marche, elle suit la ville. Mais quand il est là et travaille en haut, elle reste en bas.

En bas du duplex, elle ignore la ville au-dehors. La capitale lente. Ses touristes alourdis aux terrasses, tour Eiffel en porte-clefs dans un fond de poche, à flanc de short serré de juillet. Les ramen

de 15 heures, où des baguettes dégourdisent maladroitement les nouilles. Les glaces sucées une fois, tombées, et les pleurs des gourmands. Les petites épiceries, porte fermée pour garder le frais, ventilateur contre la nuque, posé sur les boîtes de poppers et de chewing-gums, et le bric-à-brac qu'il faut pousser pour récupérer du bac un gros Mr. Freeze à circoncire et lécher. Les bus très longs avec leur gros accordéon en caoutchouc noir au milieu, comme deux coccinelles encastrées.

Dehors, aux pieds des vendeurs à la sauvette, des petits chiens remuent tête et queue sur place, avec un bruit de *on-on*. Les livreurs à scooter s'asseyent dessus à l'envers, pour une sieste, torse luisant sur le guidon et jambes sur le petit coffre. Dehors, devant les boîtes aux lettres, on bave triangulaire autour des enveloppes, pour les coller avant de les livrer à la fente jaune. Ou on pince entre deux doigts des cigarettes roulées, courtes comme des Clac-Doigt. Dehors, les églises castrées de leur cloche. Et les selles fendues de vélos hors d'usage. Les filles et leur baise-en-ville rigide, ou leur tote bag aussi décharné qu'une feuille de papier. Et les pigeons étonnés de leur reflet dans une flaque d'essence. Dehors, les amoureux, comme deux bergers, ont rassemblé leurs bras dans le dos, comme pour fondre ensemble deux troupeaux.

Dehors, les cars de voyage attendent, pneus chauds comme testicules de chameau, leurs ouailles déversées dans Pigalle, dans une arrière-rue. Ça ne se gare pas, un car de voyage, ça attend, coincé dans une ruelle derrière celle de l'attraction touristique, et le chauffeur, son enfance loin comme celle de quelqu'un d'autre, pieds posés sur le volant pour se détendre, un rien mélancolique ; ça lui va de conduire comme un pater familias sa cargaison de gens qu'il ne connaît pas, de les déposer et de les récupérer. Être le chauffeur, il aime le dire au début – « je serai votre chauffeur » –, mais ensuite, à part pour annoncer les pauses, se taire très longtemps, rouler. Rouler, même pas





imaginer ce que, sur une des banquettes, deux qui se sont connus là sont en train de faire, fesses nues sur les poils mouillés, ras et chauds de deux sièges.

Dehors, c'est Pigalle, ses talons aiguilles qui agacent le sol et l'aiguisent, ses deux pistes cyclables qui montent et descendent. Les voitures qui patientent au feu rouge comme une assemblée de bigotes d'église contemple avidement la baguette tendue de son chef de chœur. Les moineaux, tout gonflés comme après avoir soufflé dans la minuscule embouchure d'un poing fermé. Et les rats, comme des étoiles filantes ou des spermatozoïdes paumés, sans tête d'utérus. Dehors, les sacs de commissions qui cognent contre les genoux, et des baguettes qu'on mord, brûlantes, au sortir des boulangeries. Les feux d'artifice de juillet sont retombés, qui ont laissé le ciel grand morne, comme un slip vide. Un homme ouvre à grandes dents un paquet de Knacki qu'il mangera aussi sec, debout, sans les cuire. Dehors, les Sushi Chérie à volonté. Les rondins des climatiseurs qui dépassent des boutiques et déposent sur les trottoirs leur tuyauterie d'aluminium sale. Les coques latex invertébrées d'iPhone et de Galaxy, dans les vitrines des taxiphones.

Dehors, Sainte-Rita, à rien de Pigalle et de son brouhaha des sexes. Et dans Sainte-Rita le curé, dont rebique le capuchon d'aube, fantôme déboutonné, s'est assis au milieu des chaises, comme le tout-venant, il prie avec les lèvres sans qu'en sortent des mots, presque comme s'il les remuait en dedans, pendant qu'une femme aux ongles rouges racle la cire sur les porte-cierges. Dehors, le petit musicien de rue que son cor emmitoufle. Les chows-chows doux, roux et chauds, et des enfants qui chouinent pour, maman, y mettre la main. Dehors, des sabots de Denver menottent par les pieds quelques Duster mal stationnés. Les ombres rebondissent et frétilent, et le front des hôteliers dépasse, immobile, de leur comptoir. Les tourniquets porte-cartes et, sous le sourire de la Joconde, sa grande nausée.

Tout en haut, le Sacré-Cœur, comme un roi en tricot, col rond et blanc, une fois sa toge enlevée.

Dehors la ville, et dans la ville le monde.

Dans le duplex, seulement l'après-midi collé aux corps. Pôles Nord et Sud qui, sans se voir, font l'un au-dessus de l'autre des gestes : elle regarde le mur, comme envahie par son propre regard ; il réoriente, pour plus de visibilité, l'écran de son ordinateur, en le poussant du doigt. Elle respire ; il toussote. Les corps et les choses tout autour, comme suspendues, exactes.

Une mangue, au milieu de la table, en haut. Un bouquet sec de lavande. Un rouleau de sopalin, première feuille encore agrippée.

C'est de là-haut que le duplex, les après-midi comme celui-là, tire sa gravité malingre : du corps en haut de ce garçon, jeune ingénieur déjà las de Paris et d'Excel, cœur vrai, cheveux noirs, épaules maigres et rudes, comme deux oreilles de fennec, sueur fine sous les cuisses.

Elle est dans la pièce en bas, sans rien à devoir faire. Il est en haut, qui travaille. Comme dans la chanson, maman en haut gâteau, papa en bas chocolat. Il creuse la mangue à la grosse cuillère afin d'en récupérer la chair, un pied appuyé sur la pédale de la poubelle pour la garder raide et jeter les peaux presque dans un même mouvement.

Bientôt, il descendra.

Il proposera. Suggérera. Ordonnera presque. Tu veux que je te frotte ?

En bas, elle le sait en haut. En bermuda, torse nu. Il a coupé sa caméra. Cuisses écartées contre la table basse. Une odeur de mangue maintenant envahit la pièce, qui vient de la poubelle.

Dehors la ville. En haut et lui. En bas, seulement elle.

Dehors, les sexes. Ceux des hommes, comme des aiguilles merveilles qui ont compris ne plus devoir de zèle à leur horloge. La petite scie que les sexes font au corps, comme une poignée boursoufle la portière de la voiture. Les sexes des femmes, leurs sexes de ville, comme une oreille debout.

En bas, le sien. Son sexe, qu'elle ne veut pas trop lui laisser voir, qu'elle n'accepte de confier qu'à ses doigts. Ou que son sexe lui en fasse comme un onzième, doigt, bizarrement plus précis, avec sa seule phalange un peu rustre.

En haut, son sexe, que le bermuda freine dans l'ardeur qui commence. Tout autour, les choses à leur place. Leurs deux manteaux suspendus, trop lourds pour la patère, silhouettes chaudes l'une sur l'autre, inutiles en plein mois de juillet, sous le soleil qui, chaque jour davantage, pousse de ses flancs larges et jaunes le ciel, et brille, et brûle.

En bas, les sensations nouées sur leur doublure. Le plaisir qui fait un peu mal, la douleur qui fait un peu plaisir. La déception qui attise, le soulagement qui tiraille.

Dehors, le soleil sur toutes les peaux. En haut, les rideaux tirés pour le frais, et la lumière électrique. En bas, les rideaux tirés, par pudeur, et le sombre clair, venu des deux filets mêlés du jour qui perce aux bords surfilés des rideaux et du néon en haut, que l'escalier colporte.

Tu veux que je te frotte ?

Il descend. Il s'allonge sur elle. C'est le duplex se faisant soudain longère. C'est comme une époque doucement s'écrase sur une autre et l'ouvre par autre chose qu'une porte ou qu'un début,

comme prenant un poisson à rebrousse-écailles on trouve ses ouïes, mais qui auraient pu être un rang d'écailles plus loin ou près, quand la joue ne s'écartait pas pour l'air.

Et en haut est en bas.

Quand enfin lui là, là sur elle, il n'y a plus de ville. Seulement, dans la salle de bains, un morceau de carrelage qui bouge, chaque fois qu'on passe, sous les orteils.

C'est l'après-midi.

Dans ces moments-là, elle sait, ils savent : c'est son plaisir à elle. Que je te frotte.

Si bêtement il faut répartir, comme elle surveille, au match que parfois ils regardent ensemble, la possession de la balle, et la possession l'intéresse beaucoup plus que les passes, les buts et le match, s'il faut pourcenter les plaisirs, s'il faut, comme dans un dialogue en un tiret donner tout loisir à un personnage de s'exprimer, donner la parole-plaisir à l'une ou l'autre, c'est à elle. Tu veux que je te frotte. C'est, ainsi qu'on dit aux jeux, son tour.

Parfois elle chuchote : je suis à toi.

Parfois elle chuchote : ça me fait du bien.

Parfois elle voudrait dire : arrête. Et elle met ses doigts entre les cuisses, pour arrêter le trop. Alors il passe la main sous son ventre et les écarte, en faisant tout doucement « tut, tut, tut » avec ses lèvres, en murmure de réprobation, et il les tient un peu loin de son corps, en gardant une main dessus. Maintenant, elle n'espère plus qu'une chose, qu'il le redise : tut, tut, tut.

Alors elle chuchote : redis tut, tut, tut.

Et il appuie sa main un peu plus fort sur ses doigts à elle, il penche les lèvres vers son oreille et répète : tut, tut, tut.

Le duplex s'est rétréci, le duplex comme un hérisson se recourbe, comme un homard arque sa queue, est descendu sur elle. Et ici, en bas, le plaisir vient précisément de ce qu'il manquera d'elle, de ce qu'il ne sera pas elle, de ce que ses doigts et son sexe font plus mal que ses mains à elle. De l'imprévisible immense qu'il y a dans une main dès lors qu'une main n'est pas la nôtre, et que cette main est tout près. Parfois il met l'un de ses doigts dans sa bouche, entre ses lèvres, et elle suce doucement, et le suçotement fait comme une respiration, le suçotement l'aide à respirer, parce que sinon elle se tient en apnée.

Ils sont allongés, elle à plat ventre et lui dessus. Comme refaire sur le lit, en miniature et dans leurs corps, le duplex. Deux étages d'un même lieu. Il fait glisser son sexe entre ses cuisses et c'est elle cette fois qui dit : frotte-moi. Alors son sexe frôle son clitoris, d'abord seulement son sexe, par l'intérieur des cuisses, et bientôt l'une de ses mains. C'est à ce moment-là qu'elle ajoute les siennes, pour presque empêcher le trop, mais il les lui reprend, tut, tut, tut. Elle l'aime. Elle pourrait le hurler, elle l'aime. Qu'elle l'aime compte. Qu'elle l'aime et qu'il l'aime compte. Parfois il chuchote son prénom, avec son très léger accent, à l'oreille, il dit : respire, et son prénom, et elle ne respire pas, encore moins, mais elle se serre. Il a baissé sa culotte, elle est au niveau de ses genoux. Et entre sa culotte baissée et écartée et son sexe, il a glissé son sexe, il s'est positionné, et maintenant il vient et vient. Elle ne bouge pas. Elle ne fait aucun bruit, aucun cri, pas même un soupir. Elle tremble. Avec son gros orteil, de chaque côté, il écarte ses pieds pour les lui garder ouverts. Et il continue de glisser, elle de ne pousser aucun soupir, de prier des choses,

elle prie, Dieu fais qu'il, et parfois il vient dedans, mais souvent il ressort, il revient à la caresse du sexe par son sexe, dans cette caresse étrange, un peu chauve, chaude et musclée, de son sexe à lui contre le sien à elle. Parfois aussi, son autre main, celle qui ne tient pas ses doigts, se pose sur son sein, en touche la pointe, sans but, ce n'est pas une caresse, seulement un doigt qui roule un peu, lâche, roule. Elle dit : je suis à toi. Il dit oui. Elle redit : je veux être à toi. Et il dit oui.

Plus tard, il lui dira : je suis d'accord pour être celui qui vient après, après quoi je ne sais pas, tu ne le dis pas. Je suis d'accord pour répondre mot à mot à chacune de tes phrases. C'est toi qui as avalé toutes crues les fictions et les images. Les gens sont des gens, tu sais. Mais fais-moi parler, si tu veux. Fais-moi parler, et je te dis, je te dis que je t'aime. Qu'on trouve ensemble notre façon de le faire, une façon de le faire qui nous va. Maintenant que je parle, je vais parler.

Ils roulent tout doucement. Ils sont sur le côté, il bloque son pénis entre ses cuisses. Il mord son lobe d'oreille parce qu'elle lui a demandé : mords-moi l'oreille. Il l'embrasse dans le cou, sur le côté. Sa barbe s'enfonce un tout petit peu dans son cou, comme si le poil déménageait, de sa peau à la sienne. Elle frissonne. Parfois il tapote doucement ses fesses. Parfois c'est avec son ongle qu'il barre ses fesses d'une diagonale lente. Il commence sous les cuisses, par l'un de ses ongles sans qu'elle sache lequel, et il remonte, comme une couture qui, au lieu de continuer dans le dos, revient sous les fesses, aux cuisses, et recommence. Et sous les trajectoires à la fois hasardeuses – elle ne sait pas où aura lieu la prochaine caresse – et exactes – elle sait qu'il y en aura une –, ses fesses se découvrent une géographie insupportable et sensible, avec au milieu une petite part plus terrible : quand l'ongle qui s'aventure touche d'abord presque son sexe, dans ce



couloir-là, qui entoure et protège l'anus. Elle murmure : je suis à toi. Parfois il vient sans bouger, dedans, juste dedans, sans autre mouvement que de sa raideur peupler son sexe, le maintenir complètement ouvert. Et là il reedit : respire – d'abord son prénom, puis : respire. Et il lui donne, pour s'aider, son doigt à lécher. En même temps qu'elle entoure son doigt de ses lèvres, elle s'agrippe à sa main avec les deux siennes, comme un koala, furtivement l'image d'un koala. Il a son sexe dans le sien. Il a un doigt dans sa bouche. Ils sont sur le côté, elle presque en position fœtale, les deux mains agrippées au poignet qui lui donne un doigt à lécher. Et lui dans son dos, qui respire par vagues, contre sa peau. Il est maigre mais c'est lui qui la fait bouger, qui la chavire dans la prochaine position.

Tout à l'heure, il lui dira aussi : j'ai couru, je me suis regardé la bite dans le miroir, j'ai tourné la tête dans les pissotières pour regarder celle des autres, j'ai regardé des pornos, j'ai rouvert Tinder, je me suis branlé en pensant à des profs, j'ai caressé et léché des petites chattes, j'ai embrassé des chattes énormes, j'ai sucé des lèvres immenses qui dépassaient et c'était bien, j'ai avalé les pointes de beaucoup de seins, j'ai maté des youtubeurs musculation, j'ai bouffé de la whey, des jaunes d'œuf, des boosteurs brûleurs gaineurs, je me suis trouvé trop gros trop maigre, j'ai hurlé de rage quand mon père s'est fait virer de son taf, j'ai chialé en écoutant Jeff Buckley et en comprenant que jamais quelque chose d'aussi beau, aussi fou, ne sortirait de mes doigts, j'ai tremblé à l'arrière de la bécane de mon frère, j'ai réécouté Buckley pour mieux comprendre, je me suis coupé les poils de la bite parce qu'ils me sortaient du slip et tombaient dans mes pantalons. Et tu vois, ce n'est vraiment pas ça qui t'intéresse, pas ça qui fait que tu es amoureuse de moi.

Ils se redressent.

Ils marchent dans le tout petit duplex, en bas. Dans la pénombre encore claire des rideaux tirés, sans volets. Ils marchent

ensemble, lui dans son dos, avec seulement une main qu'il a passée par-dessus son épaule et descendue pour qu'elle touche par hasard, dans un mouvement, son sexe. Ils marchent très lentement. Il lui souffle dans le cou et les épaules. Elle se met sur la pointe des pieds pour s'aider à supporter, bien plus haut, comme à un autre étage d'elle-même, le frisson issu des deux lèvres mobiles et presque plus grandes que son cou, qui l'ont sous leur joug et vibrent au plus proche, là, contre ses pores, dans le voyage qu'il y a entre l'oreille, qu'il lèche et mordille, et le cou, où il souffle, comme on fait descendre de l'eau dans une carafe plus par le rond mais par le bec verseur, et le bec pour verser devient celui qui reçoit, qui doit endurer le chemin d'eau sans la souplesse de l'accompagner par la rondeur, et seulement celle de recréer une respiration pour que, par le rythme, quelque chose s'évapore, grandisse et, en grandissant, s'évapore. Il lèche, il mélange les lèvres et la langue, les langues et la lèvre. Il plie sa langue dans son oreille, la sort et la corne pour prendre son lobe en berceau. Ou parfois il l'attrape directement, entre ses lèvres, sous deux dents, et il tire doucement pour faire sur le lobe ce qu'elle ne lui permet pas de faire sur son clitoris, appuyer, délaissier, revenir, s'appliquer, et sa langue est comme une main ferme qui impose le calme : reste là, je suis là. Ils sont l'un contre l'autre. Sa bouche vorace, douce dans son cou. Et sa main sur son sexe qui rappelle, comme en rez-de-chaussée, la sensation qui se passe sur la nuque : la main de ventre rappelle qu'un ascenseur pourrait descendre, qui livrerait son sexe à la même soufflerie qui s'occupe de son cou, aux mêmes naseaux entreprenants et bons qui savent prolonger – au-delà de ce qu'elle se sent capable d'absorber – le plaisir.

Juste après, il lui dira encore : et moi non plus, ce n'est pas parce que tu as pincé la peau de tes genoux en appelant ta mère, pas parce que tu t'es maté mille fois la sonnette dans le miroir en

t'obligeant à regarder et en comptant les secondes, tu sais les garde-fous aussi rendent fous, mais pas pour tout ça que je t'aime. Je suis gentil, et tu es gentille, et je suis beau, et tu es très belle, et je suis triste parfois, et tu es triste souvent, et je suis fou un peu, et tu n'es pas si folle, je crois. Et je suis d'accord pour que tu me dises tout. Tu peux dire tout et que ça reste mystérieux. Comme la Joconde, que tous on dévisage. Et ce n'est pas moins désirable, quand tu parles, quand tu as parlé. C'est beaucoup toi qui te trompes. Et rien n'est très simple, c'est vrai. Mais aussi, rien n'est pour toujours compliqué, ou c'est un compliqué comme le sang est compliqué. Le sang est compliqué mais aussi le sang est simple. En tout cas, moi, je t'aime. Encore. Je t'aime encore.

Ils marchent nus l'un contre l'autre. Ce pourrait être une longue étreinte immobile, n'étaient, parfois, ces pas, qui font bouger leurs jambes ensemble, tressaillir son sexe dans son dos, et qui rapprochent son sexe à elle de la main, ou de la possibilité de la main, ce qui, à ce moment-là, est presque la même chose. Ils marchent. Elle marche dans ses bras. Arrivés devant l'escalier, elle se tourne vers lui, il hoche la tête. Ils montent ensemble, le dénivelé provoquant régulièrement, chez elle l'ouverture d'une cuisse qui ré-angle tout son sexe, chez lui un rapprochement plus concret de son sexe et du sien. Et alors au beau milieu, à quelques marches du ballon d'eau chaude suspendu au mur, dans le tournant de l'escalier, pour éviter tout risque d'accident, ils continuent ce qu'ils ont commencé tout à l'heure, allongés en bas. Il se frotte entre ses cuisses. En haut de l'escalier : le néon, l'ordinateur sur la table basse, l'odeur déployée de la mangue. Il s'assied sur la dernière marche, la plus haute, et l'assoit sur lui. Il la berce. Elle prie Dieu encore. Fais qu'il comprenne que moi le plaisir est tout l'orgasme. Il est trempé. Il a joui, là, contre sa cuisse, dans l'escalier. Il a les cheveux pleins d'eau, qui restent dressés de sueur quand elle passe la main dedans.

Il se met debout. Il décolle la première feuille de sopalin. C'est un rouleau avec les feuilles étroites, pas les grandes carrées, alors il en prend deux. Il s'essuie le sexe et la cuisse. Ils restent là, tout en haut, les jambes étendues sur deux ou trois marches, le reste du corps allongé sous la fenêtre. Elle pose une main sur son torse. Il respire fort. Sa peau bat vite. Il la regarde. Il passe le pouce entre sa mâchoire et ses lèvres. Il suit du pouce la forme de ses gencives. Elle le regarde. Elle l'aime. Il lui dit : j'aime qu'on fait l'amour. Avec la toute petite faute dans la formulation. Il a plus de grandeur qu'elle n'en a jamais vu chez personne, une grandeur comme lui comme ça, elle pense. Et juste après, comme pour répondre à une question qu'elle se serait posée : il est étrange et beau. Il est très beau.

Il attrape son téléphone portable sur la table basse. Deep Purple. « Child in Time ». La chanson dure dix minutes. Elle pleure des larmes simples. De l'eau sans tristesse. C'est la musique. Elle ne connaît pas. C'est lui qui fait le moment. Elle se moque absolument de la passivité. Elle prie encore. Et il répond à voix haute à sa prière muette.

Ils s'embrassent. Il a remis la chanson. Elle chantonne l'air, maintenant.

Elle aime, ensuite, aller en ville avec sur ses doigts l'odeur de son sexe. Elle aime remettre sa culotte humide et marcher. Elle aime que son sexe ne soit pas exactement détendu, comme l'épi d'un crâne qu'on a trop chatouillé ou la crête paniquée d'un galinacé, et qu'au milieu du soleil et des gens il demeure une chose dans son ventre comme un aimant et l'appel du fer.

Il a rallumé la caméra, poussé les rideaux et ouvert la fenêtre. Du vent chaud vient parfois, qui, plutôt qu'emporter sur son dos le dernier effluve de mangue, le prolonge et, même, l'enfle.





